
Faire lutte de tout arbre

Struggling with and for the trees

Lucie Dupré

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/tc/14671>

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Référence électronique

Lucie Dupré, « Faire lutte de tout arbre », *Techniques & Culture* [En ligne], Suppléments au n°74, mis en ligne le 23 novembre 2020, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tc/14671>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tous droits réservés

Faire lutte de tout arbre

Struggling with and for the trees  To struggle with and for Marie-Luce
RAUZY2020-11-21T12:38:00MRtrees ?

Lucie Dupré

« Aux arbres, citoyen ! » Ce slogan n'est pas seulement le titre d'une chanson de Yannick Noah ; il a récemment fleuri sur les banderoles des manifestations appelant à prendre conscience de la question climatique et de la fragilité du monde vivant dans lequel, avec lequel et par lequel nous vivons (fig. 1). C'est un fait : depuis quelques années, l'arbre revient en grâce et en force ; on se penche sur ses frondaisons, on l'observe, on le préserve, on le découvre comme un allié complexe et étonnant de nos existences « bio-logiques » (Zürcher 2016, Hallé 2005). De promesse écologique, il est même devenu promesse électorale – combien de candidats aux dernières élections municipales se sont engagés, dans leur profession de foi à « planter des arbres » ?

Pancarte de manifestants à Dijon, hiver 2019



Alliés, amis, sauveurs, bienfaiteurs, les arbres sont aujourd'hui une figure écologique majeure qui donne à repenser notre lien à la nature : « Les arbres peuvent nous sauver » titre l'hebdomadaire *Science & Vie* en novembre 2019. Les forêts sont nos « meilleures armes contre le CO₂ » : elles le piègent et le stockent. À titre d'exemple, un chêne de 200 ans peut stocker 6 tonnes de CO₂ dans son houppier, son tronc et ses feuilles.

Crédit : Jean-Louis Tornatore

- 1 Cette célébration unanime de l'arbre citoyen ne doit pas faire oublier que le culte républicain de ce dernier est largement antérieur à la prise de conscience de la vulnérabilité de la planète dont il sert aujourd'hui de figure de proue. Par ailleurs, c'est bien l'arbre au singulier qui est ici mis en avant, et non l'arbre en société, autrement dit la forêt. Si l'arbre est paré de toutes les vertus, qu'en est-il de la forêt ? Peut-on « penser arbre » sans « penser forêt ¹ », dont les branches portent des cabanes ont offert refuge aux résistants du bois de Bure comme à ceux de Notre Dames des Landes ? Le rôle protecteur et récalcitrant de la forêt, espace aux ressources appropriables par tout un chacun, abritant et rendant possible des luttes pour une autre vie ensemble s'est confirmé, mettant en avant la force de ces territoires à Marie-Luce RAUZY2020-11-21T10:36:00MRrésister contre l'État (Vidalou 2017). Ensemble, hommes et arbres ont lutté et résisté, sans d'ailleurs que cela ne se fasse forcément à grands bruits. Toute lutte n'est en effet pas nécessairement spectaculaire : elle peut se *faire dans et avec* le temps.
- 2 La résistance dont il sera ici question est de ces résistances lentes, silencieuses, opiniâtres. Une résistance contre la misère, et d'une certaine façon contre un découpage du monde un peu trop « pur », imposant sa façon d'être et de vivre avec le vivant. C'est auprès d'un être très attachant que je propose d'examiner ce rapport ambivalent de pouvoir et de résistance qui s'est noué, en Ardèche, entre les hommes et les arbres, au singulier et en société. Cela nous conduira auprès de *Castanea sativa* Miller, le châtaignier européen, dont les hommes ont depuis le XII^e siècle, lentement, laborieusement et avec génie, coiffé les pentes des montagnes granitiques françaises (la Corse, les Cévennes, l'Ardèche). C'est entre le milieu du XIX^e siècle et l'entrée dans le XX^e siècle modernisateur que je me posterai pour observer le châtaignier, la châtaigneraie et leurs humains : ceux qui en ont vécu comme ceux qui en ont parlé. L'époque n'est pas anodine : c'est le « temps des craquements » (Désert 1992 : 359) qui marque la fin d'une période classiquement considérée comme l'apogée des sociétés paysannes ².
- 3 Dans un premier temps, je présenterai le châtaignier au singulier, arbre des pauvres et figure de la résistance : fort, peu exigeant, généreux de ses fruits, bien armé pour la lutte. Ensuite, je reviendrai sur la façon dont la châtaigneraie a défié les catégories de l'agronome, tant par sa situation dans l'espace que par sa nature propre, luttant en quelque sorte contre le découpage conceptuel d'une fin de XIX^e siècle portant haut l'exploitation agricole « rationnelle ». Alors que, du point de vue des catégories agricoles, la châtaigneraie n'est ni véritablement verger, ni complètement forêt, elle en cumule les ressources respectives. Si cette hybridité constitue une de ses grandes forces, elle l'expose également à de vives critiques que les entrepreneurs d'une technomodernisation agricole n'ont pas manqué, à elle autant qu'à ses hommes, de lui adresser. C'est sur ce point que je conclurai.

Un arbre résistant et « armé pour la lutte »

Le châtaignier peut être cultivé en taillis pour son bois ou en châtaigneraie pour ses fruits, auquel cas il doit être greffé. Résistant et généreux, il est décrit comme étant bien armé pour la lutte.

Une lente générosité

Castanea sativa Miller, l'espèce occidentale de châtaignier, est généreuse³ mais il faut lui en laisser le temps : il ne produit des fruits de façon significative qu'une cinquantaine d'années après avoir été greffé. Son cycle de vie rend donc solidaires les générations entre elles : l'une plante et greffe, mais c'est la suivante qui en bénéficiera. De fait, toute décision est lestée des générations à venir en raison de ce que François Dagognet considère comme une « caractéristique décisive » de l'arbre (Dagognet 1991 : 263) : « Celui qui plante ne le récoltera pas. Il saute des générations, d'où, avec lui, une gestion compliquée. Il échappe aux calculs à court terme. [...] L'arbre scinde la propriété en deux parce que celui qui plante n'en récoltera pas les bénéfices. » Une telle relation entre hommes et arbres met en dette une génération par rapport à la précédente et oblige à la patience et à la prudence par rapport à celle qui vient : le châtaignier est une copropriété temporelle. De la même façon que la plantation et la greffe sont des actes généreux car ils visent des générations à venir, ces dernières profitent d'un travail qu'elles n'ont pas engagé⁴. Cette contrainte a pour conséquence d'attacher singulièrement les générations entre elles autour d'un même lieu et de renforcer les liens entre les hommes.

- ⁴ Le châtaignier apparaît ainsi comme un principe organisateur et fixateur de la généalogie et de l'économie familiale et vivrière⁵. De génération en génération, il peut même dépasser les cadres de l'histoire familiale pour embrasser la longue durée, étant donné sa longévité. L'arbre greffé peut devenir plusieurs fois séculaire tout en restant productif, comme le notait Louis Clerc (1828 : 29) : « Son produit va toujours en augmentant d'année en année, jusqu'à un âge le plus avancé dont il est difficile de fixer le terme. » Le châtaignier de l'Etna, parfois présenté comme plusieurs arbres, est ainsi devenu au fil des traités une véritable image d'Épinal confirmant l'extrême longévité de l'espèce (fig. 2).

Le châtaignier de l'Etna en Sicile, appelé également le « châtaignier des 100 chevaux ».



En 1776, Jean Honel (Cité par Clerc 1828 : 22-23) l'évoquait en ces termes : « Sa naissance [...] paraît se perdre dans l'antiquité la plus reculée ; il est peut-être aussi ancien que le monde ; il s'est peut-être nourri des sucs fondans de la terre encore vierge, et sortant des mains du Créateur. [...] Les savants du hameau me dirent que Jeanne d'Aragon allant d'Espagne à Naples, s'arrêta en Sicile, et vint visiter l'Etna, accompagnée de toute la noblesse de Castane : elle était à cheval ainsi que sa suite : un orage survint, elle se mit sous cet arbre dont le vaste feuillage suffit pour mettre à couvert de la pluie, cette reine et tous ses cavaliers. [...] La cavité [de ce châtaignier] est immense ; des gens du pays y ont construit une maison et un four pour faire sécher des châtaignes, des amandes et autres fruits que l'on veut conserver. [...] Souvent, quand ils ont besoin de bois, ils prennent une hache et ils en coupent à l'arbre même qui entoure leur maison ; aussi ce châtaignier est dans un grand état de destruction. »

Le châtaignier de l'Etna existe toujours. Âgé approximativement de 4 000 ans, il fait aujourd'hui partie des arbres « d'intérêt historique et monumental exceptionnel ». Il a été labellisé en 2006 par l'UNESCO comme un « monument porteur d'une culture de paix ».

Auteur de la peinture : Jean-Pierre Houël — Voyage pittoresque des Isles de Sicile, de Malte et de Lipari. Paris, 1782., Domaine public,

Un arbre sans ennemi

Longévité et résistance font du châtaignier un arbre sans ennemi. Henri Blin (1904 : 6) souligne cette qualité singulière : « En raison de sa grande longévité, de sa fructification abondante, de la rusticité de son jeune plant et de la facilité avec laquelle il repousse, cet arbre est bien armé pour la lutte, et il a même la grande tendance à se propager à l'excès et il n'y a guère que les grands froids pour combattre cette extension. » Ne redoutant personne, le châtaignier a même été décrit comme « assez envahissant dans les régions granitiques et les alluvions du Centre de la France. Par sa fructification abondante, la résistance de ses jeunes plants, sa longévité, la faculté qu'il a de repousser de souche, le Châtaignier est bien armé pour la lutte », conclut Aimée Camus (1929 : 70-71). Georges Couderc (1918) insiste quant à lui sur les grandes capacités de défense du châtaignier qui, lorsqu'il est malade ou qu'on l'a abattu, produit plus que toute autre espèce de très nombreux surgeons à sa base. N'est-ce pas là tout le portrait du paysan ? À n'en pas douter pour l'Abbé Gorse : « Châtaigniers et paysans sont replets, trapus, peu élégants de forme mais ancrés au sol par de profondes racines.

Éventré par la foudre, privé de sa plus forte mâtire, le châtaignier poussera encore, reverdira, fleurira et donnera son fruit, comme le paysan son labeur, malgré toutes les angoisses de l'âme et les meurtrissures du corps. » (Gorse 1986 : 36). Cette analogie connaît d'autres prolongements car la résistance des hommes ne renvoie pas uniquement à une osmose personnifiant l'arbre et naturalisant l'homme dans une relation ambiguë sur laquelle je reviendrai. En effet, la force du châtaignier n'est pas seulement de résister pour lui mais de le faire *pour* ses humains. Partout présenté comme l'arbre de première nécessité : c'est l'arbre des pauvres ⁶ ; il est aussi généreux que sont pauvres les pentes qui le portent et les hommes qui en vivent.

L'arbre des (pentes) pauvres

Paul Tricaud estimait que l'arbre exigeait « la grande lumière des vastes espaces, la liberté de la montagne » (1913 : 22), une zone socio-économique très particulière qui a toujours été considérée comme un endroit quelque peu redoutable, à la fois difficilement pénétrable et en marge de la société. La châtaigneraie se plaît entre 600 et 900 mètres, là où « rien d'autre ne pousse », prise entre l'espace du cultivé et le territoire sauvage de pins et de pâturages d'altitude. Il peuple des montagnes « à peu près impropres à toute autre chose qu'à devenir des bois de Pins », notait Georges Couderc (1918 : 4). L'introduction des résineux pour situer le territoire de *castanea sativa* donne l'avantage à ce dernier, qui, comme le souligne également Arthur Cadoret ⁷, est suffisamment robuste pour « vivre là où les résineux et les chênes ne végètent que bien médiocrement » (Cadoret 1904 : 6). La comparaison avec d'autres espèces forestières est intéressante dans la mesure où l'arbre semble à la fois avantage et avantageux parce qu'il offre précisément bien plus que son bois tout en étant plus rustique que les autres essences forestières. Edmond Demolins insistait fermement sur ce point : « Le châtaignier est donc par excellence, l'arbre des montagnes stériles. [...] En somme, il est repoussé des régions plus hautes par le froid et des régions plus basses par la culture [de céréales]. » Et d'expliquer que lorsqu'on « a réussi à améliorer le sol par l'introduction d'*engrais commerciaux*, on arrache le châtaignier pour lui substituer la culture des céréales et des plantes fourragères. » (Demolins 1900 : 82).

- 5 Rempart contre la sauvagerie des étages supérieurs, apte à produire là où rien d'autre ne pousse, mais exclu des terres dédiées aux productions plus exigeantes, la châtaigneraie est singulière par l'espace intermédiaire qu'elle occupe (fig. 3). À cet égard, son ambivalence est également propre à mettre en déroute les typologies agronomiques qui se solidifient alors.

Terrasses d'une ancienne châtaigneraie



La châtaigneraie fruitière qui coiffe l'Ardèche ne constitue aujourd'hui plus que 5 000 hectares contre 60 000 à la fin du XIX^e siècle. Exode rural, extraction tannique, maladies du chancre, puis de l'encre et depuis peu, le cynips, sans parler de la concurrence étrangère sur le marché de la châtaigne, ont réduit considérablement le potentiel de production.

Crédit : PNR des Monts d'Ardèche

Résister aux catégories, offrir un refuge

Ce n'est pas seulement l'arbre spécimen qui résiste mais l'arbre en société, la châtaigneraie. Entre forêt fruitière et verger forestier, la châtaigneraie a de quoi dérouter : n'ayant les propriétés « attendues » ni de l'une ni de l'autre, elle en cumule toutefois les ressources respectives.

Entre verger forestier et forêt fruitière

La châtaigneraie résiste aux classifications des agronomes dans la mesure où elle allie deux fonctions majeures ordinairement disjointes spatialement. D'un côté, elle est verger car elle produit des fruits – qui tiennent aussi lieu de légumes, de céréales, de féculents. Certes, ils sont un peu particuliers dans la mesure où ils doivent être cuits pour être comestibles, mais ils viennent en abondance et nourrissent hommes et bêtes. Si le châtaignier est connu sous le nom « d'arbre à pain », ce n'est pas parce qu'on faisait de la farine avec ses fruits : ceux-ci ne sont pas panifiables – Parmentier s'était penché sur la question – mais parce qu'ils se substituent aux céréales dans de nombreuses préparations (polenta corse par exemple). L'expression rappelle plutôt que l'arbre offrait la base de l'alimentation quotidienne des populations, pauvres et nombreuses dans ces pentes au XIX^e siècle. Les châtaignes n'étaient pas seulement destinées à l'autoconsommation ; elles se vendaient également : certaines, sous l'appellation de « marron », se hisseront sur les meilleures tables au rang de friandises glacées et de crème – au prix toutefois d'un effacement complet du lien à l'arbre et son

monde, que ce changement de nom opère (Dupré 2005). Comme les fruits – et peut-être plus encore – les châtaignes se déclinent dans une grande diversité variétale cohabitant parfois sur une même parcelle – on en recensait 64 pour la seule Ardèche dans les années 1990 (Reyne 1995). Mais du verger, la châtaigneraie se distingue radicalement car elle n'a pas son organisation symétrique, alignée et bien ordonnancée – ce qui l'a exposée à de vives critiques comme on le verra. Cette irrégularité tient en partie à son ancienneté et aux pratiques de régénération des arbres⁸. Le remplacement d'un châtaignier se fait souvent sur la base d'un plant issu d'un semis sauvage ou d'un rejet. Il doit être bien placé dans la châtaigneraie (espace, lumière) mais aussi vigoureux pour pouvoir tenir la promesse de l'arbre. Alors qu'importe s'il n'est pas parfaitement aligné avec ses congénères : s'il est vigoureux, profondément enraciné, il se développera et trouvera sa place. Cette place, il la partagera avec un grand nombre d'espèces animales et végétales qu'on ne s'attend pas ordinairement à trouver dans un verger mais plutôt dans une forêt.

- 6 De fait, ainsi déqualifiée comme verger, la châtaigneraie pourrait d'un autre côté, être une « forêt⁹ ». Mais là encore, cette catégorie ne lui sied qu'imparfaitement. Certes, la châtaigneraie condense toutes les ressources ordinairement convoitées dans une forêt : une pâture pour les bêtes, du petit bois, du bois d'œuvre, du gibier, la possibilité de faire du miel, des myrtilles, des champignons. Jean Baptiste Laviolle insiste sur ce dernier point, soulignant le profit que ces derniers génèrent dans l'économie rurale en « donnant lieu à une industrie rémunératrice (conserves alimentaires de champignons) et à un commerce florissant » (*ibid.* : 90). Les cueillettes ne permettent pas seulement d'améliorer l'ordinaire : coproduits de la châtaigne, elles constituent des ressources privées qui sécurisent les économies domestiques. L'abattage des arbres malades, et leur vente aux usines d'extraction tannique¹⁰, a également permis de faire entrer de l'argent liquide dans les foyers. Quel autre verger pourrait offrir autant de ressources ? Aucun probablement. C'est ce qui conduit Laviolle à considérer la châtaigneraie comme une « poule aux œufs d'or » (Laviolle 1906 : 169).
- 7 La fréquentation de cette « forêt domestique » (Michon *et al.* 2012) n'est pas associée à la crainte de « L'État forestier » pour reprendre l'expression de Robert Dumas (2002). C'est une propriété privée mais sans ses signes ostentatoires car le plus souvent sans clôture ni grillage – les limites de parcelle étant autrefois marquées par des haies de genêts permettant de retenir les feuilles et les fruits, précieuses ressources qu'il ne fallait pas laisser au voisin d'en dessous. Généreuse de tous les bienfaits cumulés de la forêt et du verger, échappant par définition aux catégories établies, l'inclassable châtaigneraie offrant tant à ses hommes a renforcé leur capacité de vivre en relative autonomie. Nourricière, dense et ne craignant aucun ennemi¹¹, forêt fruitière et verger forestier, elle a constitué un bouclier – contre les autres – et un refuge à ses hommes.

La châtaigneraie comme bouclier et refuge

La châtaigneraie a permis non seulement la survie des populations pauvres mais elle en a également assuré la protection, la défense, quand elle n'a pas favorisé la rébellion¹². Ce fut l'une des images durablement associées à l'arbre, et plus particulièrement en Corse où Jean-Baptiste Laviolle rend hommage aux « châtaigniers célèbres » « parce qu'ils ont joué un grand et glorieux rôle » : « Seuls, ils ont suffi à assurer la nourriture et la sécurité des habitants de l'île, aux époques historiques durant lesquelles ceux-ci combattaient pour leur indépendance. » (Laviolle 1906 : 34). Référence est faite à la

résistance des Corses établis dans les zones de montagnes, qui à partir de 1765, menés par Pascal Paoli – originaire de la Castagniccia peuplée comme son nom l’indique de châtaigniers – se sont révoltés contre les Génois qui durent se contenter d’occuper les espaces littoraux (fig. 4). Il s’agit là d’un collectif d’arbres qualifiés dans un registre clairement politique et non pas d’individus identifiés comme curiosité végétale et touristique. Les châtaigniers deviennent dans cette évocation un « bouclier » dont le rôle stratégique était autant connu des populations locales que des envahisseurs ainsi que le rappelle le maréchal corse Sebastiani : « Voulez-vous réduire les Corses ? Coupez les châtaigniers !¹³ » Et Laviaille d’ajouter : « Ce fut jadis par un moyen identique, en brûlant les vastes forêts où dominaient les Châtaigniers, que César parvint à subjuguier les Lémovices indomptables. » (*ibid.* : 36) Ce rôle de bouclier joué par la forêt fruitière a été bien repéré par Jules Blache (1933 : 70-71) : « Très localisés, ces noyaux de peuplement ont été des centres de résistance à la pénétration étrangère : grâce à la population abondante, au relief difficile, à l’absence de terrain découvert ; la forêt “forteresse naturelle”, se défend si bien ! Jamais les Génois n’ont entamé la Castagniccia corse, et le protestantisme français a trouvé refuge dans les châtaigneraies cévenole et vivaroise, au temps des camisards. »

En Corse, jeunes cochons en châtaigneraie



La châtaigne constitue une importante ressource alimentaire pour l’élevage de porcs dits coureurs une activité emblématique en montagne.

Crédit : Matthieu Duperrex

- 8 La châtaigneraie est alors... une « forêt » dans laquelle la nature elle-même semble avoir trouvé refuge. C’est là un point sur lequel il me semble important, même brièvement de revenir, pour clore cette seconde partie. Il concerne la grandeur écologique de la châtaigneraie, aujourd’hui remarquable et qui était au début du XIX^e siècle déjà soulignée. « La forêt n’est pas seulement une société d’arbres », rappelait

Pierre Deffontaines : « elle forme un vaste complexe qui s'étend du sol avec son humus, sa flore microbienne, sa faune fouisseuse jusqu'à la cime des grands arbres en passant par le tapis herbacé et tous les étages du sous-bois » (Deffontaines 1933 : 12). L'importance et la richesse de l'écosystème « châtaigneraie » n'ont pas échappé à Lavalie qui indique avoir recensé « les six cent soixante-dix espèces » qui y « vivent » (*ibid* : 174 sq.). Une telle diversité botanique est propre, souligne-t-il, à intéresser « les herboristes, les botanistes et les amateurs qui trouveront dans les bois [...] en même temps que la fraîcheur et le repos, un passe-temps aussi utile qu'agréable ». Et d'aller encore plus loin : « Le châtaignier est une des essences forestières les plus utiles [...] pour la bonne influence qu'il exerce sur l'assainissement du climat, sur le régime des eaux, sur la température du sol, sur l'action des vents et, par suite sur la fécondité même des terres environnantes. » (Lavalie 1906 : 262). L'argument écologique ici mobilisé est étonnamment contemporain : en tant que forêt fruitière, la châtaigneraie se fait résurgence. Pour reprendre la notion d'Anna Tsing, elle rend possible une autre forme de vie ensemble entre humains et non-humains dans laquelle les premiers ne chassent pas les seconds (fig. 5). Mais l'époque n'y est pas : c'est plutôt le modèle de la plantation du verger rationnel qui est alors encouragé (Tsing 2018).

La châtaigneraie



La châtaigneraie est une zone de grande biodiversité, favorisée notamment par la présence des vieux arbres présentant des cavités et du bois mort : oiseaux, reptiles insectes, papillons... champignons, lichens et autres arbustes. Le site de Beaumont, dans le Puy de Dôme recense 101 coléoptères, une quarantaine de papillons, 195 espèces floristiques d'intérêt patrimonial.

Crédit : PNR des Monts d'Ardèche

Entre critique sociale et revalorisation culturelle

La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e sont marqués par une vive critique portée aux paysans des pentes, alors que les pratiques agricoles s'ouvrent à la chimie et la mécanisation. Dès lors, le châtaignier pose une question morale : que lui donnent ses hommes à qui il donne tant ? Une accusation violente prend forme qui renvoie à une certaine conception du travail agricole, du bon cultivateur et de ce que doit être un verger rationnel.

L'Eldorado des socialistes

Le disciple de Le Play, Edmond Demolins, était formel : « La châtaigne, est pour ces populations, un produit de premier ordre : elle joue le rôle d'une céréale ; elle remplace le pain (Demolins 1900 : 84). Et c'est un pain sans culture, qui ne nécessite ni labours, ni semailles, ni fauchage, ni battage. » La « Simple Récolte » a une « influence déprimante », et de noter une « notion confuse de la propriété » (*ibid.* : 86) où le maraudage est toléré, et où la mendicité, en tant que « dernière manière de vivre sur la communauté, [...] a presque les proportions d'une institution » (*ibid.*). La famille vit sous le régime de la communauté ; le voisinage est analysé comme une conséquence de « l'horreur de l'isolement » (*ibid.* : 90). La conclusion est sans appel : « L'exploitation du châtaignier ne favorise pas l'Expansion de la race, parce qu'elle ne développe, dans la population, ni les aptitudes agricoles, ni les aptitudes industrielles, ni les aptitudes commerciales. » (*ibid.*) La capacité du châtaignier entre ici clairement en contradiction avec une morale de l'effort et du travail défendue par Adrien de Gasparin qui avait sans nuance condamné l'arbre un demi-siècle plus tôt :

« La récolte tombant du ciel comme la manne, ramassée à mesure que le fruit se détache de l'arbre, promettant à chacun une provision limitée seulement par la diligence qu'il apportera à la disputer à ses voisins et aux animaux sauvages, n'est-ce pas le rêve, l'Eldorado des socialistes ? [...] Mais cette vie oisive et presque sauvage exerce un charme profond sur ces hommes débarrassés des soins les plus importuns qui absorbent les moyens et les forces des peuples cultivateurs. [...] Une population alimentée presque uniquement par les fruits d'un arbre est nécessairement dans un état stationnaire ¹⁴. »

- 9 Si on retrouve dans ces descriptions une frappante analogie avec ces « sauvages » peuplant les terres lointaines que l'Europe ne cesse de découvrir et qui l'interrogent (Lévi-Strauss 1987), le paradigme rousseauiste du « bon sauvage » vivant en osmose avec la nature, dépouillé de tout mauvais sentiment et non encore corrompu par la civilisation avilissante semble ici relativement mis à mal dès lors qu'il s'agit de dépeindre le paysan français, ce « sauvage de l'intérieur » selon la belle formule de Michel de Certeau (1993 : 48). Car au fond, de quel scandale s'agit-il ? Deux reproches affleurent. Le premier renvoie au déséquilibre entre ce que la nature offre et ce que les hommes prennent sans l'autorisation morale que le travail leur aurait délivrée. Le second tient à l'importance de la dimension collective des liens entre la société des arbres et la société des hommes – et qui constituent un des traits caractéristiques des « sauvages ». Le manque d'individualisme empêche l'esprit d'entreprise puisque chacun peut « profiter » du travail des autres membres de la communauté comme de celui des générations précédentes. Le paysan ainsi naturalisé – ensauvagé – apparaît bien éloigné de la figure du « bon cultivateur » qui se dessine en même temps que se construit la critique de la routine paysanne.

- 10 Ce n'est pas seulement l'arbre qui est mis en cause mais aussi le – mauvais – traitement que les hommes lui réservent. Ainsi, Arthur Cadoret (1904 : 5) n'est pas en reste pour condamner les pratiques paysannes :

« Il est temps de s'insurger contre ces méthodes routinières ancestrales, triste héritage que se transmettent les cultivateurs de génération en génération. C'est par l'instruction agricole donnée dès la plus tendre enfance, qu'on parviendra à faire comprendre que le châtaignier est un arbre fruitier qui doit être traité sur le même plan d'égalité que toutes les autres essences arboricoles. Apprendre aux cultivateurs à utiliser les forces de la nature, à ne pas les annihiler quand elles sont utiles. En montagne, non content de tout demander à la nature, on se fait un malin plaisir de supprimer ce qu'elle s'était réservé jusqu'à ce jour pour limiter l'action destructrice de l'homme. »

- 11 Et de se référer à « la végétation spontanée qui garnit le sous-bois et qui est une grande productrice d'humus ». L'accent est alors mis sur la raréfaction du genêt, arraché pour ouvrir des chemins de « service » et utilisé comme combustible et comme litière. Or rappelle Cadoret, cet arbuste est une « légumineuse si utile qui doit, croyons-nous, jouer un rôle important en fixant l'azote atmosphérique, capable d'en accumuler beaucoup et de fournir ainsi aux essences voisines une nourriture azotée continue ». Il en préconise même le semis « là, où la main du cultivateur imprévoyant a tout détruit. On récoltera soi-même la graine qu'on sèmera à la volée au printemps. La nature fera le reste » (*ibid.* : 15). Les paysans étaient-ils à ce point imprévoyants ou l'agronome force-t-il le trait pour mieux en appeler à l'éducation agricole qui se structure alors et à l'écart de laquelle les pentes ardéchoises semblaient selon lui se tenir ?
- 12 La générosité du châtaignier apparaît ainsi à la fois inespérée et tendancieuse. Inespérée parce qu'elle offre une alimentation abondante et de multiples ressources que lui seul pouvait offrir aux populations pauvres des pentes – qui le lui rendent bien mal. Tendancieuse car d'une part, en garantissant l'autonomie des populations, ces dernières deviennent potentiellement difficiles à contrôler, et d'autre part, parce que du point de vue qui prime alors, l'arbre devient une « ressource naturelle » ; le paysan ainsi stigmatisé par un « excès de nature » n'apparaît que comme un « prédateur » sans aucun mérite car il n'est pas tenu de déployer le « génie industriel » du cultivateur. Une critique pointe alors qui concerne les pratiques culturelles du châtaignier décrites systématiquement de façon négative, et que trahit le désordre apparent de la châtaigneraie, exposée dès lors à une technocritique ¹⁵.

Technocritique du désordre

« La beauté d'une châtaigneraie et l'intérêt du cultivateur commandent de planter avec symétrie » rappelle Jean-Baptiste Lavialle qui souhaite ardemment voir disparaître les plantations « irrégulières, faites sans goût, sans ordre » (Lavialle 1906 : 58). Celles-ci sont non seulement inesthétiques, mais défavorisent également végétation et fructification. C'est la plantation en quinconce qui semble remporter l'adhésion des instructeurs dans la mesure où celle-ci est jugée à la fois esthétiquement et économiquement pertinente : elle sépare les arbres par des distances parfaitement égales, et permet des labours dans trois directions : avec elle, la châtaigneraie se rapproche du jardin et du champ, entités culturelles que l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil. Car cette opération revient aussi à neutraliser le caractère difficilement maîtrisable d'une châtaigneraie toujours plus ou moins zone refuge, porteuse d'un éventuel germe d'anarchie et qui se rapproche aussi singulièrement d'une forêt qu'elle

s'éloigne du verger. Georges Harrison (1992 : 188) clarifie en effet un enjeu de taille dans la mise en ordre des espaces boisés, que le pouvoir a toujours désiré contrôler :

« L'algèbre et la géométrie, base de la méthode cartésienne de recherche de la vérité indubitable, deviennent les bases de la nouvelle science des forêts. Grâce à cette méthode, la forêt cesse d'être un lieu d'errance hasardeuse pour devenir un échiquier ordonné. En devenant quantité mesurable, elle devient aussi géométrique. Comment marcher droit dans une forêt ? Pour commencer, planter des arbres en rangs rectilignes comme le faisaient les forestiers allemands. La géométrie algébrique ne supporte pas d'obstacles. Les lignes droites de la géométrie pénètrent dans les forêts des lumières et les chemins de la méthode l'emportent. »

- 13 De fait, cette technocritique du désordre réfère implicitement à l'absence de l'homme dans le système cultural et son manque de maîtrise de l'arbre, contenue sans la longue suite de privatifs qui ont émaillé les textes (pas de labour, pas de semailles, pas de fumure, pas de battage, etc.). Dans son aspect, le verger « modèle » donne à voir une forte maîtrise de la nature alignée, sélectionnée, rationalisée. Cette critique a reposé sur une entreprise d'invisibilisation du travail obstiné, des savoirs et des techniques nécessaires à la plantation, à la pérennisation et à l'entretien de ces forêts fruitières. Une incapacité à voir – au sens de reconnaître – dans ce système cultural qui pour être certes singulier, n'en est pas moins une véritable culture.

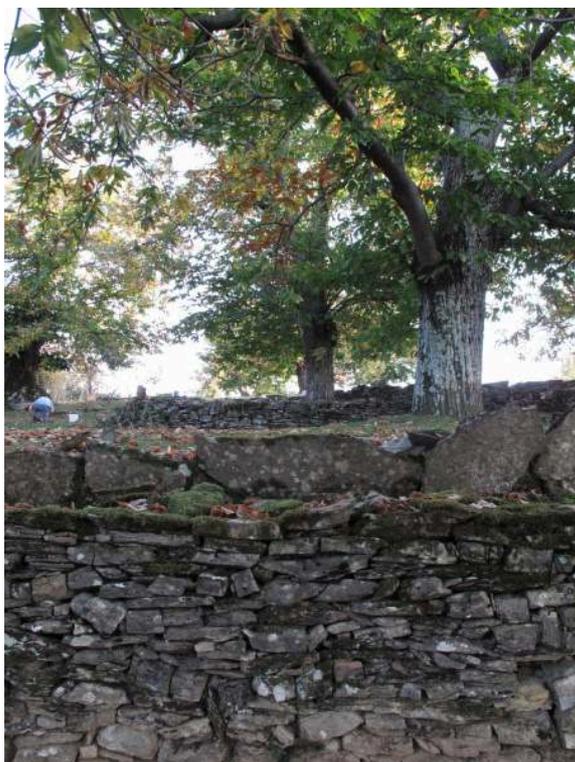
Une culture invisibilisée

La critique sévère dont le châtaignier a été l'objet repose pour beaucoup sur les modalités discrètes de cet « élevage végétal » (Dupré 2003). La castanéculture est fondée sur des répertoires techniques bien éloignés de la norme alors en construction renvoyant à une forte maîtrise du vivant. Elle ne s'apparente guère à l'arboriculture en plein essor dans la vallée du Rhône, encouragée par la construction de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Marseille permettant la commercialisation longue distance des fruits. La châtaigneraie est d'abord l'héritage d'un travail collectif liant entre elles plusieurs générations ayant successivement planté, greffé et pris soin des arbres. S'ils ont donné à l'Ardèche son visage actuel, cela aura été au prix d'un labeur et d'une peine sans nom, d'un génie industriel dont les terrasses témoignent encore aujourd'hui dans une harmonie végétale et minérale trompeuse, qui ne laisse rien paraître de l'entreprise colossale et collective que cela a été. Le système d'irrigation – les béalières – mis en place pour abreuver les jeunes plants, puis les arbres se fond dans le paysage. Il a pourtant fallu le concevoir, le créer et l'entretenir manuellement. Une fois la châtaigneraie bien enracinée et productive, il faut la fumer et nettoyer le sous-bois – le bétail y contribue mais n'y suffit pas – la régénérer, élaguer le bois mort, brûler les déchets, entretenir et restaurer les terrasses. Autant d'actions techniques parfois déléguées aux animaux, et relevant d'une diversité de types d'interventions visant tantôt *l'arbre en personne*, tantôt la châtaigneraie (Dupré 2003). La greffe par exemple est un geste discret, qui ne demande qu'un couteau et un peu de mastic ou une ficelle ; elle n'en est pas moins complexe et demande un savoir et une expérience qui ne s'improvisent pas, tant pour cultiver un arbre mère, repérer le plant à greffer, prélever le greffon, le conserver, choisir le bon moment et la bonne technique. Non conforme aux catégories d'espaces et de systèmes techniques promus par ce qu'on peut appeler l'État agricole, pour faire écho à l'« État forestier » de Robert Dumas (2000), le développement des châtaigneraies n'en reposait pas moins sur un ensemble robuste et éprouvé de connaissances et de techniques – que les ingénieurs des Ponts et Chaussées

du XIX^e siècle reprendront pourtant, pour certaines d'entre elles, à leur compte (Vidalou 2017). Entourés de leurs châtaigniers, décrits comme résistants à cette idéologie du progrès, refusant les engrais chimiques dont l'emploi récent témoignait d'une modernité agricole bien comprise, ne s'alignant pas sur les canons agronomiques de l'époque, les hommes de ces pays ¹⁶ ont fait corps avec leurs arbres, dans la pauvreté et dans les marges.

- 14 Si sur le plan agricole, la condamnation des paysans surprend peu étant donné la modernisation à l'œuvre, on aurait pu s'attendre à ce que du point de vue forestier, le génie constructeur lié aux terrasses régulant l'érosion et le ruissellement des eaux dans des pentes exposées à tous les risques, au moins soit reconnu (fig. 6). En effet, à cette même époque, le corps forestier s'employait à combattre dans les autres montagnes françaises, les risques associés à la déforestation des versants, à travers la mise en place d'une vaste politique : la Restauration des Terrains de Montagne (RTM). Fondée sur le reboisement et l'engazonnement des montagnes afin de lutter contre les risques naturels, notamment l'érosion et les crues, cette entreprise a donné lieu à de violents conflits entre les populations rurales et l'État (Larrère *et al* 1989). Or les terrasses si ingénieusement construites jouent ce rôle à merveille. Curieusement, elles n'ont guère suscité l'intérêt des agronomes, comme le soulignent Régis Ambroise *et al* : « La mise en valeur de ces régions n'a jamais passionné les tenants de l'agronomie officielle, du XVII^e au XX^e siècle (Ambroise *et al.* 1989 : 78).

Les terrasses consacrent l'alliance du végétal et du minéral.



Agencement des plus complexes, elles sont toutes différentes selon leur bâtisseur. Elles permettent non seulement l'établissement des cultures dans des pentes souvent escarpées, et d'étendre ainsi le territoire cultivable, mais elles retiennent également l'eau et sol dans les régions méditerranéennes soumises à de violents épisodes climatiques. Elles hébergent une biodiversité singulière : fougères, lichens, lézards et couleuvres y trouvent refuge. Moins souvent répertorié, le rôle conservatoire des murets est assuré par les rongeurs qui y cachent leurs provisions de fruits : « ici, ce n'est pas l'INRA, mais les rats qui conservent les variétés », concluait joyeusement un producteur.

Crédit : PNR des Monts d'Ardèche

Civiliser l'arbre et les hommes

Ensemble, arbres et hommes ont développé une façon de vivre – et de survivre – fondée sur un enchevêtrement de liens ténus, dont le terme « civilisation » sonne aujourd'hui comme un hommage. « L'arbre et son fruit furent, çà et là, le cœur de groupes humains qui en dépendaient aussi étroitement que les Esquimaux sont liés à l'existence du Phoque et tant de techniques, de pratiques paysannes et domestiques, de traditions y sont associées, qu'il est permis de parler d'une vraie civilisation du Châtaignier », estime Pierre Lieutaghi (1969 : 377). Cette façon contemporaine de parler de l'arbre vient adoucir la critique sévère faite en son temps, et opère un basculement de la relation hommes-arbres dans le domaine de l'(agri)culture. Les hommes y apparaissent désormais comme des acteurs à part entière, capables de vivre avec ce grand végétal, d'en vivre en le laissant vivre avec ses propres compagnons végétaux et animaux.

- 15 Le terme « civilisation » opère comme un révélateur permettant de rendre visible ce qui avait été nié : la force des liens, la culture technique et matérielle, les savoirs et les connaissances qui ont permis aux hommes de placer leurs arbres au cœur d'une économie rurale singulière et d'en faire leur compagnon. Car si le châtaignier donne beaucoup, il n'offre qu'à qui sait recevoir, c'est-à-dire faire bon usage de ses ressources.

La sélection paysanne en est l'un des aspects peu visible et pourtant fondamental : lente et reconduite génération après génération, elle était assurée par le greffage d'un plant en une variété choisie. Elle intégrait une multiplicité de critères permettant de sécuriser l'alimentation quotidienne : diversité des usages, aptitude à la conservation et à l'épluchage, étalement de la maturité (de la récolte et donc du travail), adaptation aux microclimats, la résistance aux parasites, le calibre, etc. Pour les conserver à la ferme et constituer les réserves annuelles, il a fallu imaginer et construire des séchoirs en pierre sèche souvent adossés à la pente où était chaque soir déposée la récolte : les clèdes mises à sécher sous un feu quotidiennement entretenu (fig. 7). Une fois sec, le fruit devait être décortiqué à l'aide de chaussures cloutées, des « soles » (fig. 8). À l'issue de cette opération, le paysan stockait des châtaignons, des *cruses*, c'est-à-dire des fruits secs extrêmement durs, aptes à une longue conservation. Ainsi, le seul domaine de la conservation des châtaignes suppose outils, bâti, savoirs, techniques. Quant au bois réputé abondant et imputrescible, il a fallu le travailler : en tailler des outils (comme les *fourcols* naturelles, ces précieuses pinces destinées à extraire les fruits restés dans leur bogue, et fabriquées en bois de châtaignier), transformer les troncs des arbres morts en ruches faisant fuir les parasites (qui suscitent aujourd'hui un vif regain d'intérêt), récolter les rejets tendres devenant des paniers, récupérer le bois pour le chauffage, construire des charpentes, confectionner les quelques meubles du ménage (coffre, table) qui accompagnaient ces vies pauvres, de la naissance (berceau) à la tombe (cercueil). Ces pièces étaient de si grande qualité, que comme l'arbre, ils profitaient à plusieurs générations – les cercueils « vous dureraient toute une vie ! », m'avait confié avec enthousiasme un producteur.

La clède



La clède est construite en pierre sèche à proximité ou au milieu de la châtaigneraie, dans laquelle elle se fonde. Souvent adossée à la pente, elle permet de sécher les châtaignes déposées aussitôt récoltées sur un plancher occupant toute la surface du bâtiment. Un feu régulièrement alimenté au centre du rez-de-chaussée assure le processus de dessiccation surveillé régulièrement.

Crédit : PNR des Monts d'Ardèche

Chaussure cloutée servant à décortiquer les châtaignes sèches



Cette chaussure pèse près de 2 kilos.

Crédit : collection privée Lucie Dupré, 2020

- 16 Parler de « civilisation » revient donc à reconnaître une importance égale à l'homme et au châtaignier, ce dont les auteurs précédemment cités ne semblaient pour le moins pas tous convaincus : les uns rendant compte d'un homme complètement « agi » par le châtaignier et les autres d'un arbre malmené par des hommes incapables de l'exploiter de façon « rationnelle ». Le terme renvoie ainsi à cette imbrication étroite et durable, intime et vitale, entre sociétés d'hommes et sociétés d'arbres. Ensemble, hommes et châtaigniers se sont civilisés – domestiqués – les uns et les autres dans un lent, dense et laborieux compagnonnage qui a produit le paysage agroforestier qu'on admire aujourd'hui. Une question, évoquée plus haut, devient maintenant saillante. Elle renvoie plus largement aux rapports entre un groupe et son milieu, dont Leroi-Gourhan disait dans son ouvrage dédié précisément à *la civilisation du renne* : « tout geste de l'homme est une réaction contre le milieu » (Leroi-Gourhan 1936 : 10). Or dans le cas du châtaignier, il est frappant de constater que les relations entre arbres et humains n'ont pas ce caractère de lutte et de domination. C'est même plutôt l'inverse : une place importante est accordée aux soins donnés à l'arbre – qui les rend à son tour aux humains lorsque, devenu généreux et fort, il se fait protecteur et nourricier. Et c'est bien la châtaigneraie qui protège, nourrit, abrite et offre refuge. Par ailleurs, si la châtaigneraie et ses terrasses jouent ce rôle écologique majeur dans des pentes exposées aux violentes intempéries, c'est davantage le produit d'une coopération avec le milieu domestiqué d'une façon remarquablement intelligente, que le produit d'une artificialisation brutale du territoire menée sans partage avec le monde vivant. Le travail de ces hommes a permis à des nombreux cortèges floristiques et faunistiques non seulement de s'installer mais également de se sentir chez eux dans les sous-bois ou les frondaisons. Ainsi, les humains ne laissent pas seulement entrer la nature dans la

châtaigneraie : ils ne rompent pas les alliances avec et entre les autres êtres vivants qui la peuplent ; ils en prennent soin dans une écologie multi-espèces et complexe, à l'opposé du modèle de la plantation (Tsing 2008).

Épilogue

À défaut de faire de la châtaigneraie une « plantation », une autre manière de la « civiliser » et de neutraliser et équilibrer sa potentielle menace se fait entendre ~~durant~~ au début du XIX^e siècle. Elle vise à déployer toute la charge symbolique de *Castanea sativa* dans un idéal républicain. Il faut pour cela couper l'arbre de son monde, l'extraire de sa société d'arbres qui lui confère une grande part de sa force et l'éloigne de la République – c'est bien la châtaigneraie et son monde qui peuvent poser problème. Mais une fois séparé et isolé de sa société végétale et humaine, redevenu spécimen **exemplifié** ? (*versus* 'exemplarifié') ou d'*exemplarité* ? et déplacé au cœur des villes, le châtaignier devient apte comme les autres arbres (fig. 9) à porter haut les valeurs de la République. Il quitte ainsi la forêt, espace sauvage, hors la loi, suscitant la méfiance des autorités, dont Robert Harrison, et d'autres après lui, ont souligné les dangers qu'elle pouvait représenter pour la cité, l'espace de la loi (Harrison 1992). Ce n'est sans doute pas un hasard si, en l'An II, obligation est faite à chaque commune française de planter un Arbre de la Liberté – un chêne le plus souvent – chargé de véhiculer les valeurs de la Révolution. Le statut des châtaigniers déjà plantés en collectivité (la châtaigneraie), âprement défendus par leurs hommes, ne paraît pas répondre à l'idéologie qui soutient l'institution de l'Arbre de la Liberté. Pour ce dernier, note Hélène Dupuy (1989 : 25), « l'enracinement n'est pas le signe d'une continuité, mais d'un commencement ; il a valeur initiatrice et fondatrice : il marque un espace qui devient, par sa présence, espace consacré. » Or la châtaigneraie renvoie à la continuité historique, elle s'inscrit dans l'histoire longue de communautés humaines qui s'y sont profondément et durablement attachées.

Tilleul tricentenaire de Sully d'Olby dans le Puy de Dôme



« La modestie devant les arbres s'impose dans tous les domaines. Ne nous y trompons pas : à notre époque où triomphent les technosciences, nous sommes tout à fait incapables de construire un édifice qui aurait les mêmes propriétés technologiques qu'un arbre. C'est peut-être humiliant mais c'est ainsi », avertit Francis Hallé (2005 : 15).

Crédit : Cécile Dupré

- 17 Le châtaignier pourrait-il être alors un objet de ce culte républicain, d'une mise en monument qui permettrait à l'État de l'extraire de la châtaigneraie propre / apte ? à bousculer une certaine vision bien ordonnée du monde ? Jean-Baptiste Laviolle (1906 : 268) note que beaucoup de pays étrangers ainsi que quelques départements français vouent un « culte sincère à l'arbre » : les États-Unis par exemple célèbrent l'*Arbor Day* et c'est là une fête très populaire ; l'Espagne, la Russie, l'Italie et la Savoie mais aussi les Vosges et le Jura lui réserveraient une cérémonie spéciale. L'auteur souhaite qu'en France, une telle fête équivalente soit *créée* de façon systématique :

« Elle contribuera à rétablir et à maintenir, chez nous, l'équilibre économique en même temps que la concorde, l'union et la fraternité. [...] Il serait urgent que cette coutume se généralise et qu'un *décret* la rende obligatoire. Ce jour-là, chacun planterait un arbre appartenant de préférence, à l'essence la plus utile de la région : là, le Chêne ; ailleurs, le Sapin ; ici, le Noyer ou le Châtaignier, etc. Quelle belle fête humanitaire et morale on instituerait à la ville et surtout au village ! Non seulement on apprendrait à connaître, à aimer, à cultiver à respecter l'arbre, mais on concourrait aussi (car le motif se prête, mieux que tout autre, à la conciliation), à l'apaisement des haines engendrées par les passions politiques. »

- 18 Le projet, noble, est très contemporain qui donnerait le dernier mot à l'ordre établi, et contribuerait à ce mouvement de « républicanisation des campagnes » (Flamant 2010 : 3). Une fois encore, on notera qu'il s'agit de l'arbre au singulier et non pas de la châtaigneraie. Curieux écho à l'actualité de ce XXI^e siècle déjà bien entamé où tous les arbres ne marchent pas au pas. Derrière l'arbre républicanisé, pacifié et revendiqué de

toutes parts, la forêt reste bien cet espace plein de promesses, d'autonomie et de résistance, protectrice, produisant une multitude de ressources, défiant un ordre établi et enjoignant à une autre vie ensemble avec le vivant. Voilà qui invite à planter non pas un mais des arbres, partout, nombreux comme le fait en milieu urbain la « branche arbrée du GIEC » (fig. 10, 11a, 11b, 12) ou comme a pu le faire chaque jour et des années durant dans sa solitude silencieuse de Haute-Provence, Elzéard Bouffier, le berger de Giono, mû par une détermination toute personnelle à offrir une forêt à ceux qui viennent, à faire lutte de tout arbre.

Le collectif « Plantation Rébellion », « la branche arbrée du Giec » après la plantation d'arbres au lac Kir à Dijon le 6 mars 2020



Leurs revendications :

« Nous, citoyennes, citoyens, engagé-es au sein du mouvement mondial PLANTATION RÉBELLION, décidons à compter de ce jour de planter des arbres sur tous les terrains susceptibles d'être boisés ! Alors que les scientifiques du GIEC multiplient les rapports alarmants, que le Parlement européen décrète l'état d'urgence climatique, les activistes du mouvement mondial PLANTATION RÉBELLION considèrent que nécessité fait loi et agissent face à l'inaction patente des décideurs politiques. La plantation d'arbres de ce jour a été effectuée sur un terrain communal classé en espace naturel maintenu par action mécanique motorisée polluante au stade de gazon vert sans intérêt. Les arbres plantés sont des espèces autochtones, de provenance certifiée, destinées à favoriser le développement de la biodiversité ordinaire et à lutter efficacement et naturellement contre l'accroissement d'origine anthropique de l'effet de serre. Cette plantation est désormais placée sous la sauvegarde des citoyens ! D'autres actions suivront. PLANTATION RÉBELLION est le premier mouvement citoyen engagé clandestinement dans l'afforestation mondiale. Nous relayons l'appel lancé à tous les citoyens du monde de s'engager à leur tour dans cette action non violente de plantation d'arbres, en faveur du climat et de la biodiversité. »

Crédit : photo libre de droit.

Banderoles laissées sur place au lac Kir à Dijon par le collectif *Plantation Rébellion*



Crédit : photo libre de droit.



Le collectif *Plantation Rébellion* s'appuie sur une tribune publiée par Le Monde le 20 février 2020 appelant à la « désobéissance civile ». Le texte, signé par un millier de scientifiques de différentes disciplines dénonce l'incapacité des gouvernements successifs « à mettre en place des actions fortes et rapides pour faire face à la crise climatique et environnement dont l'urgence croît tous les jours ».

Crédit : photo libre de droit.

Jeune arbre planté clandestinement



Crédit : photo libre de droit.

BIBLIOGRAPHIE

Ambroise, R. et al. 1989 *Paysages de terrasses*. Aix-en-Provence : Édisud.

Blache, J. 1933 *L'homme et la montagne*. Paris : Gallimard.

Blin, H. 1904 *Manuel pratique de la culture, de l'exploitation et des utilisations du châtaignier, contenant : étude botanique, industrie forestière et chimique*. Paris : L. Mulo.

Bruneton-Governatori, A. 1984 *Le pain de bois : ethnohistoire de la châtaigne et du châtaignier*. Toulouse : Éché Éditeur.

Cadoret, A. 1904 *Le châtaignier dans l'Ardèche*. Montpellier : Coulet et Fils.

Camus, A. 1929 *Les châtaigniers. Monographie des genres Castanea et Castanopsis*. Paris : Lechevalier.

Certeau, M. de (avec la collaboration de Dominique Julia et Jacques Revel) 1993 [1974] « La beauté du mort » in M. de Certeau *La culture au pluriel*. Paris : Seuil : 44-72.

Clerc, L. 1828 *Manuel de l'amateur de marrons et de châtaignes ou l'art de cultiver le Châtaignier, de le multiplier, d'en récolter le fruit favorablement, de le conserver d'une année à l'autre sans qu'il ne perde rien de sa bonté ordinaire, et de le préparer de la manière la plus agréable, par un grand nombre de méthodes*

- usitées, soit en France, soit dans les pays étrangers. Suivi Des propriétés alimentaires et médicales de ce fruit. Paris : Librairie Française et Étrangère (2^e édition).
- Couderc, G. 1918 *Rapport sur la maladie du châtaignier dans le département de l'Ardèche*. Aubenas : Robert.
- Dagognet, F. 1991 « Pourquoi protéger ce qu'on maîtrise ? Réflexions sur l'arbre » in A. Deffontaines, P. 1933 *L'homme et la forêt*. Paris : Gallimard.
- Demolins, E. 1900 *Les Français d'aujourd'hui. Les types sociaux du midi de la France*. Paris : Firmin-Didot et Cie.
- Désert, G. [1916] 1992 « La grande dépression de l'agriculture » in G. Duby et A. Wallon dir. *Histoire de la France rurale* tome 3. Paris : Le Seuil : 359-382.
- Dumas, R. 2002 *Traité de l'arbre. Essai d'une philosophie occidentale*. Arles : Actes sud.
- Dupré, L. 2002 *Du marron à la châtaigne d'Ardèche. La relance d'un produit régional*. Paris : CTHS.
- Dupré, L. 2003 « Traiter le châtaignier en personne. Pour revisiter Haudricourt » in P. Lieutaghi & D. Musset dir. *Plantes, sociétés, savoirs, symboles. Les plantes alimentaires : du ramassage au jardin ; du symbolique à l'ornemental ; du géranium au paysage. Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon* vol. 3 (2003-2004). Mane / Forcalquier : Musée de Salagon & Éditions Alpes de Lumière « Les cahiers de Salagon » : 336-338.
- Dupré, L. 2005 « Classer et nommer les fruits du châtaignier ou la construction d'un lien à la nature », *Natures, Sciences, Sociétés* 13 (4) : 395-402. doi: 10.1051/nss:2005060.
- Dupuy H. 1989 « Terroirs et mémoires. Généalogie d'un mythe national », *Espaces Temps* 42 « Racines, derniers temps. Les temps de l'identité » : 23-30. doi : doi.org/10.3406/espat.1989.3489.
- Flamand, J.-C. 2010 *Une brève histoire des transformations de l'agriculture du xx^e siècle*. Mission Agrobiosciences. [En ligne] : agrobiosciences.org/IMG/pdf/Flamant-Ensat.pdf.
- Gasparin, A. (comte de) 1863 *Cours d'agriculture*. Paris : Librairie Agricole de la Maison Rustique.
- Gorse, A. 1896 *Au bas pays de Limousin*. Paris : Ernest Leroux Éditeur.
- Hallé, F. 2005 *Plaidoyer pour l'arbre*. Arles : Actes sud.
- Harrison, R. 1992 *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*. Paris : Flammarion.
- Jarrige F. 2019 *Techno-critiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris : La Découverte.
- Larrère, R., Brun, A., Kalaora, B., Nougarède, O. & D. Poupardin D. 1981 « Forestiers et paysans. Les reboisements en montagne depuis l'Empire », *Recherches* 45 « Tant qu'il y aura des arbres. Pratiques et politiques de la nature. 1870-1960 » : 57-84.
- Lavialle, J. B. 1926 « Le fruit du châtaignier et ses variétés commerciales » in E. Poher & J. B. Fleckinger, *Mémoires et comptes rendus. Premier Congrès national de la Châtaigne tenu les 8 et 9 novembre 1924 à Brive*. Paris : Publications agricoles de la Compagnie d'Orléans : 24-53.
- Lavialle, J. B. 1906 *Le châtaignier, culture, utilisation. Étude agronomique et sociale*. Paris : Vigot Frères.
- Leroi-Gourhan, A. 1936 *La civilisation du renne*. Paris : Gallimard.
- Leroy-Ladurie, E. 1969 *Les paysans de Languedoc*. Paris : Flammarion.
- Lévi-Strauss, C. 1987 [1960] « Les trois sources de la réflexion ethnologique », *Gradhiva* 2 : 37-41.

- Lieutaghi, P. [1969] 2004 *Le livre des arbres, arbustes et arbrisseaux*. [Robert Morel Éditeur]. Arles : Actes Sud.
- Massot, G. 1983 *Proverbes et dictons d'Ardèche et savoir populaire*, Tome 1 : *Sous le ciel et sur la terre*. Lavilledieu : Éditions de Candide.
- Michon, G. et al. 2012 « Forêts domestiques, savoir-faire et savoirs naturalistes : quelles natures, quelles démarches, pour quels patrimoines ? » in A. Fazi & J. M. Furt dir. *Vivre du patrimoine : un nouveau modèle de développement ?* Paris : L'Harmattan : 533-552.
- Pitte, J. R. 1986 *Terres de castanides. Hommes et paysages du châtaignier, de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Fayard.
- Reyne, J. 1995 [1984] *Marrons et châtaignes d'Ardèche*. Privas : SPCMA.
- Reyne, J. 1999 *Arbres admirables de l'Ardèche*. Aubenas : L'Ardéchoise.
- Roger, A. & F. Guery dir. *Maîtres et protecteurs de la nature*. Paris : Champ Vallon : 257-266.
- Tricaud P. 1913 *Le châtaignier. Culture et utilisation*. Paris : Librairie Agricole de la Maison Rustique.
- Tsing, A. 2018 « Résurgence holocénique contre plantation anthropocénique », *Multitudes* 3, 72 : 77-85.
- Vidalou, J.-B. 2017 *Être forêt. Habiter des territoires en lutte*. Paris : Zones.
- Zürcher, É. 2016 *Les arbres entre visibles et invisible*. Arles : Actes sud.

NOTES

1. . Je fais ici bien sûr référence au travail de Jean-Baptiste Vidalou (2017).
2. . Exode rural, maladies de la vigne, de la soie – mais aussi du châtaignier –, crise du blé fragilisent les campagnes alors qu'une série de profonds bouleversements interviennent par ailleurs dans le champ agricole (mécanisation et chimisation de l'agriculture, mise en place de l'enseignement agricole).
3. . Il se raconte que tel spécimen tenait une équipe de cueilleurs un jour entier sous ses branches (Reyne 1999).
4. . L'argument du temps intergénérationnel pousse Robert Dumas à expliquer l'intervention de l'État dans le domaine forestier, et la création d'un « État forestier » assurant le « gouvernement des arbres » afin de protéger dans le temps long les intérêts nationaux (Dumas 2002).
5. . Une série de dictons contient l'idée de cet enchaînement des générations humaines autour de l'arbre. On les retrouve dans les diverses régions productrices. La version la plus courante est la suivante : « Mûrier [planté] par ton grand père, châtaignier par ton père et vigne par toi » (Massot 1983 : 210). Chaque génération est associée à une catégorie de culture (spéculative ou vivrière). Le châtaignier, au milieu, est toujours secondé par une culture spéculative.
6. . Le facteur commun de ces régions productrices de châtaignes pour Emmanuel Leroy-Ladurie (1969 : 76-77) est la pauvreté : « La Cévenne du XVI^e siècle est encore pour longtemps une terre sans pain, carencée ; membre de cette Internationale de la misère et du châtaignier qu'on trouve assez largement étendue des montagnes d'Estremadura à celles du Rouergue et de la Savoie. »
7. . Arthur Cadoret publie en 1904 *Le châtaignier dans l'Ardèche*. Son projet est moins ambitieux que celui de Jean Baptiste Lavialle ; l'éditeur n'est pas parisien (Coulet Fils à Montpellier), aucune préface, ni médaille, ni caution de société d'agriculture ne vient garantir son propos. Mais il occupe une place institutionnelle déjà reconnue en tant que professeur spécial d'agriculture à Annonay.

8. . L'impossible mécanisation du travail des châtaigneraies peut-être une autre explication : point n'est besoin, comme dans les vergers classiques, de reconstituer des allées permettant aux engins de passer.
9. . Les producteurs de châtaignes parlent de « bois » : on parle d'un bois de comballes, de bouche-rouges, de merle, de pourettes, autant de variétés différentes.
10. . À la fin du XIX^e siècle, la maladie de l'encre les décima, conduisant les paysans à les vendre aux usines d'extraction tannique qui s'implantaient alors dans les régions castanéicoles. Ces ventes rappellent le rôle d'épargne joué par les bois dans l'économie paysanne. Abattre une parcelle permettait de faire entrer un peu d'argent dans les foyers.
11. . Un siècle plus tard, le propos doit être nuancé : deux maladies redoutables (l'encre et le chancre) ont attaqué la châtaigneraie à la fin du XIX^e siècle, la réduisant aujourd'hui à peau de chagrin. Par ailleurs, depuis quelques années, le cypnis, un parasite ravageur originaire de Chine, cause des dégâts considérables.
12. . Cet aspect a été très minutieusement analysé par Ariane Bruneton-Governatori (1984 : 445 sq.).
13. . Cité par Jean-Baptiste Lavielle (1906 : 34). En Corse, le châtaignier est très associé à l'élevage porcin, lui-même ressource majeure fournissant non seulement nourriture mais également la graisse et le cuir. Comme la châtaigne, les charcuteries se conservent longtemps, renforçant l'autonomie alimentaire – au prix certes d'une certaine monotonie.
14. . Gasparin 1863 *Cours d'agriculture* vol. 4. Paris : Librairie agricole de la Maison rustique : 741-743, cité in Pitte 1986 : 392-393.
15. . J'emprunte l'expression à François Jarrige [2019] mais en inversant sa perspective puisque c'est l'absence de domination technique, dont un alignement rationnel des arbres serait le signe, qui est au cœur de la critique portée par les agronomes aux pratiques paysannes.
16. . Du moins ceux qui y sont restés car les pentes ont subi un fort exode rural.

RÉSUMÉS

Depuis une dizaine d'années, l'arbre est au cœur de mots d'ordre attirant l'attention sur la dégradation des environnements menacés par l'industrialisation et la financiarisation de la nature. Une lutte pour et par l'arbre prend ainsi corps dans un espace public traversé par des revendications multiples politiques, écologiques, sociales. L'arbre en est à la fois l'objet, le partenaire et la figure de proue. Cet article explore une forme de lutte pour et avec un arbre singulier et « attachant », le châtaignier. En suivant ses humains – ceux qui en ont parlé et ceux qui en ont vécu dans un des territoires qui lui reste dédié, l'Ardèche – il montre comment, le châtaignier apparaît comme la figure même de la résistance et de la générosité, liant et rassemblant les humains. L'arbre et sa société – la châtaigneraie – ont été engagés dans des luttes collectives menées avec opiniâtreté et génie, contre la misère et un découpage un peu trop pur du monde, qui n'est pas sans faire écho aux luttes actuelles.

For the past ten years or so, the tree has been at the heart of watchwords drawing attention to the degradation of environments threatened by the industrialization and financialization of nature. A struggle for and through trees is taking shape in a public space crossed by multiple political, ecological and social demands. The tree is at the same time the object, the partner and

the figurehead of this struggle. This article explores a form of struggle for and with a singular and “endearing” tree, the chestnut tree. By following its humans —those who have talked about it and those who have lived in one of the territories that remains dedicated to it, the Ardèche— it shows how the chestnut tree appears as the very figure of resistance and generosity, binding and bringing humans together. The tree and its society —the chestnut forest— have been engaged in collective struggles led with determination and genius, against misery and a somewhat too pure division of the world, which echoes current struggles.

INDEX

Keywords : chestnut, Ardèche, biodiversity, resistance, terraces, knowledge, collective, agriculture

Mots-clés : châtaignier, Ardèche, biodiversité, résistance, terrasses, savoirs, collectif, rationalisation

AUTEUR

LUCIE DUPRÉ

Lucie Dupré, anthropologue à l’Institut national de recherche pour l’agriculture, l’alimentation et l’environnement (INRAE), s’intéresse aux agricultures qui reposent sur un lien fort et singulier à la nature et aux autres humains. Elle les questionne notamment du point de vue de l’engagement dans le travail.